

Un paradis, de Sheng Keyi, Picquier, 2018
traduction de Brigitte Duzan, 10 aquarelles de l'auteure pour l'édition française

Rentrée littéraire – Romans de femmes – Librairie Violette and Co
Rencontre du 9 septembre 2018, 16h-18h

(support de la présentation de [Claire Boniface](#))

Auteure de Chine continentale, à 45 ans Sheng Keyi a publié une dizaine de romans (dont certains traduits en anglais) et des recueils de nouvelles. C'est son premier livre traduit en France.

Un paradis infernal

Un paradis, c'est ainsi que veut présenter celui qui dirige le lieu où vivent les femmes, personnages du livre : c'est en fait une clinique de mères porteuses, illégale.

Les femmes portent un numéro et une robe dont la couleur correspond au nombre de mois de grossesse. Par contraste, entre elles, elles se donnent des noms de fruits.

C'est une allégorie du régime bien sûr ou de tout régime de ce genre, mais c'est aussi l'expression extrême de la situation dans laquelle des femmes sont tenues par des hommes.

On pense bien sûr à [La servante écarlate](#) de Margaret Atwood où les femmes sont divisées en cinq classes dont celle confinant les femmes à un rôle de reproductrices, les servantes écarlates.

Si ce paradis qui est un enfer est une fable, l'on sait aussi que c'est envisageable et, qui sait, cette « fabrique » existe peut-être déjà, au sein d'un monde où la recherche du profit prime...

Les discours que tient le président-dictateur semblent caricaturaux (« *donner le jour à un produit de qualité* »... « *c'est aussi agir pour le pays* »), mais il suffit de les rapprocher de la réalité pour s'en dissuader.

La composition

L'actualité du thème ne suffit pas pour faire d'*Un paradis* un objet littéraire. C'est la construction, le choix narratif, le point de vue, l'écriture qui accrochent.

41 courts chapitres simplement numérotés déclinent des facettes de la situation et des relations : alliances, trahisons, compromissions et compromis, solidarité, revendications, grève même, vengeance ; et avec la référence permanente au règlement (qui interdit de parler de sentiment, sous peine d'amende).

Question brièveté et « genre », le livre relève de la *novella* – la nouvelle moyenne en Chine ; le livre de l'édition Piquier paraît pour le lecteur un roman.

La narratrice est l'une des femmes enceintes : elle vivait dans la rue, avec son chien, un peu simplette, muette mais avec une parole intérieure ; c'est le texte que nous lisons, restituant aussi des dialogues entre les différents personnages de la clinique : femmes enceintes d'une part et d'autre part président et ses sbires dont une femme (ce qui ajoute à l'horreur de la situation), médecin, cuisinier... Par allusion, on découvre les histoires des personnages et notamment celle de l'héroïne.

Wenshui, alias numéro 168, a la faculté de passer du présent au passé, à son enfance, sa mère, la nature, comme si elles étaient là, se superposant à la réalité : dans l'écriture même, d'une phrase à l'autre presque, on glisse ainsi de la situation de ce camp, cette prison, à un univers d'images poétiques, jamais banales.

Des images

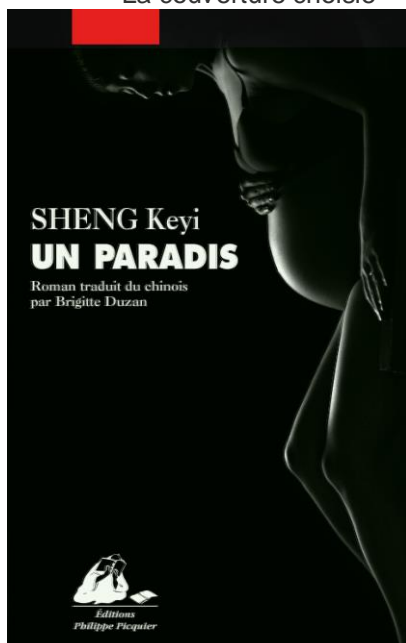
Sa perception qu'on sent décalée pourrait mettre mal à l'aise ; non, elle décale notre propre perception. Par exemple, la description d'une symphonie qu'on fait entendre dans la clinique, de la part de cette fille de la campagne qui n'en a jamais entendu, est un véritable morceau d'anthologie : « *Les symphonies, c'est plein de bruits d'assiettes cassées, de verre brisé, de fer scié, de bruits de soudure et de tonnerre, et de petit bois que l'on hache menu. Il y a aussi des voix de femmes de la campagne jacassant et criant "à table !" en chantant à tue-tête. Par moments, il ne reste plus qu'un filet de voix ténu, un son aigu comme la pointe d'une aiguille, on dirait le piaillage d'un oisillon dans son nid, bec ouvert, attendant d'être nourri. Alors arrivent en battant des ailes une nuée de grands oiseaux, le papa et la maman, mais aussi une volée de tantes et de cousines qui font un raffut d'enfer comme un jour de tempête. Le soleil frappe un grand ban ! Et la lumière fait un trou immense. Expulsée, la nuit s'échappe en glissant sur un toboggan. La lune, tel un ballon, flotte là-haut dans le ciel. Les plantes gémissent et le magnolia blanc, s'évertuant à ouvrir ses pétales, fait voler le pollen qui va tapisser le sol. »*

Sa vision du corps des femmes suscite aussi l'étonnement : « *ses seins forment deux monticules, comme des tertres funéraires dont la terre semble s'être répandue jusque sous son menton* ». Ou encore les comportements des personnes : « *les deux hommes quittent la salle à manger comme un navire levant l'ancre. Et les femmes se réunissent à nouveau, comme l'eau se refermant dans le sillage d'un bateau.* »

Et pour soutenir cette fraîcheur s'opposant à l'horreur d'un univers où les femmes sont explicitement des « *têtes de bétail* », des « *outils à procréer* », des « *productrices* » donnant le jour à des « *produits* », les aquarelles de l'auteure, réalisées pour l'édition française, mettent chacune en scène une femme sans visage et un petit chien ; leur beauté apaise, leur mystère interroge..

C'est un livre qui sort de l'ordinaire, dans ce mariage de l'atrocité et du délicat, du grossier et de l'allusif.

La couverture choisie



Une première couverture avait été envisagée par l'éditeur



qui demeure dans un document sur Internet :
<http://www.editions-picquier.com/wp-content/uploads/2018/06/Picquier-rentree2018.pdf>

Deux des dix aquarelles de l'auteur



Un féminisme évident

Le dernier roman de Sheng Keyi publié en chinois, *L'utérus*, met en scène quatre générations de femmes.

A propos de ses thématiques où la situation difficile des femmes est révélée, Sheng Keyi dit dans une interview il y a quelques mois : « *Mes créations ne se limitent pas à certains sujets, mais il ne fait aucun doute que je porterai toujours une attention particulière au sort des femmes. Ils sont mes points de douleur.* » (Entretien avec Kyle Mullin, [The Beijinger](#), 2 avril 2018).